

# Le despotisme du sens et la particularité du sujet littéraire : Un cheminement de Hegel à Louis-Ferdinand Céline

Vahid GHESMATITABRIZI

« C'est à la cime même du particulier qu'éclot le général »  
Proust

Le point de départ du présent article est de tenter de repérer la portée de la dialectique hégélienne dans le domaine de la critique littéraire tout en la confrontant avec ‘le réalisme humaniste dialectique’<sup>1</sup> de Marx. Comme nous allons voir, cette confrontation n’a pas pour objectif de poser un problème philosophique ou sociologique, mais de montrer la divergence éventuelle de deux lectures possibles du texte littéraire. Evidemment quand nous parlons de la dialectique matérialiste, elle est distincte de la base philosophique des critiques littéraires marxistes (Lukacs et Goldmann) qui sont restés fidèles à la dialectique idéaliste de Hegel, à l’idée du système que nous qualifierons de totalitaire. Toujours est-il que le système dialectique matérialiste, comme la pensée hégélienne, néglige le *particulier* en tant qu’élément libre indépendant du système social. C’est dans cette perspective que nous essaierons de montrer la ligne de démarcation de la pensée des théoriciens de l’école de Francfort avec la dialectique matérialiste. Intéressé plutôt au *particulier* aux dépens de l’homogénéité du système social, leur point de vue nous semble plus libéral<sup>2</sup> et plus individualiste. Pour éviter toute spéculation stérile et donc pour concrétiser le *particulier*, la dialectique négative et le non-conceptuel comme assises d’une critique gardant sa distance vis-à-vis de la sociologie de la littérature, nous solliciterons ces notions à la lecture de *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. Nous avons choisi cet ouvrage pour montrer comment malgré tous les clichés idéologiques vis-à-

---

<sup>1</sup> Nous adoptons le terme “réalisme humaniste dialectique” à la place de “la dialectique matérialiste”, parce que comme Gurvitch l’a bien montré, le premier convient mieux à la pensée sociale de l’auteur du *Capital*. Et si Marx a choisi “le nouveau matérialisme”, c’était plutôt pour l’opposer au “spiritualisme théologique de Hegel et des néo-hégéliens”, Cf. George Gurvitch, 1962 : 121-123.

<sup>2</sup> Nous employons les deux termes “despotisme” et “libéral” sans connotation politique. Pour nous, le despotisme est l’état de chaque système de pensée qui néglige ou qui met à l’écart tout ce qui est autonome vis-à-vis de sa totalité. Nous entendons par le “libéral” tout ce qui suit la démarche inverse ; autrement dit, libéral est l’état d’un élément particulier qui tente de sauvegarder sa liberté et son autonomie au sein même du système dont il est issu. Certes, ces notions pourraient avoir ensuite leurs propres conséquences politiques et sociales, mais nous les utilisons seulement pour faire la distinction entre deux visions opposées dans le processus de l’analyse textuelle.

vis de son écrivain, malgré les concepts affirmatifs d'une vision du monde quelconque, les éléments négatifs et libres de tout système idéologique respirent dans le texte célinien.

Pour justifier le terme “matérialisme” dans le système dialectique de Marx, Engels explique le rapport controversé entre la *pensée* et l'*être* dans le domaine de la philosophie. Selon lui, en principe, les philosophes qui croient que la pensée précède la création du monde se distinguent de ceux qui acceptent la priorité de la création par rapport à une pensée quelconque. Il les définit ainsi : « Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût [...], ceux-là formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles du matérialisme » (Engels, 1976 : 27). Le corollaire de chacune de ces deux attitudes philosophiques constitue une matrice a priori qui détermine la façon d'expérimenter, d'appréhender le rapport de l'être humain avec la société, la politique et, sur une plus grande échelle, le monde.

Par ailleurs, le système dialectique idéaliste de Hegel considère la synthèse finale comme seule réalité valable, illustration d'une cohérence invulnérable. De ce point de vue, le mot clé de la dialectique hégélienne semble être *aufheben* qui, paradoxalement, a deux facettes sémantiques et intiment complémentaires : « celui de garder [...] c'est-à-dire de se conserver [...] et celui de cesser, de mettre fin » (Gurvitch, 1962 : 83). Autrement dit, pour garder l'harmonie et la cohérence, les éléments constitutifs du système sont conservés sans toutefois garder leur identité substantielle. Par recours à ce terme, Hegel essaie de dépasser la contradiction entre les deux termes dialectiques de sa philosophie tout en les gardant au profit d'une synthèse réconciliatrice. Cette idée semble être la clef de voûte du structuralisme génétique de Lucien Goldmann. Celui-ci parle de deux procédures principales dans la genèse d'une nouvelle structure que nous pouvons identifier à la synthèse hégélienne : il s'agit de la « *destruction* de structurations anciennes et *structuration* de totalités nouvelles » (Goldmann, 1964 : 338).

Bien que la théorie de Goldmann traite d'une nouvelle structuration de *totalités nouvelles* – laquelle semble ainsi adhérer à la vision marxiste de l'avenir, de l'histoire, d'un devenir historique dus au conflit entre les groupes sociaux – elle reste bornée à l'idée de la totalité hégélienne. S'il fait référence au marxisme comme outil pertinent pour expliquer les faits

humains, c'est « dans la mesure où il intègre non seulement l'avenir comme facteur explicatif mais aussi la signification individuelle des faits humains à côté de leur signification collective » (ibid : 358). En fait, dans cette proposition, la *signification collective* des faits est la condition nécessaire du recours à toute explication marxiste. La particularité des faits humains n'est explicable que lorsqu'elle est ramenée à une signification préconçue : celle de son sens collectif. Elle est subordonnée à la généralité. Celle-ci la précède.

Goldmann, tout comme l'auteur de *La phénoménologie de l'Esprit*, nie l'existence réelle des particularités singulières et autonomes au sein même d'un texte donné. Toute particularité singulière est inessentielle. L'unité essentielle est ce *tout* cohérent et indivisible représentant un esprit démiurgique. Il envisage la collectivité comme « seul sujet réel et authentique » (Goldman, 1964 : 339). S'il reconnaît des individus, c'est dans leurs relations interindividuelles concordantes. Pour lui, les faits, les isotopies périphériques qui « paraissent étrangers à la structure » de l'œuvre sont exclus au profit d'« une unité structurelle » (ibid : 350).<sup>3</sup>

Nous nous demanderons pourquoi le réalisme humaniste dialectique, malgré sa différence fondamentale avec l'idéalisme hégélien, s'est enfermé dans la clôture systématique. Tant au niveau politique que dans le domaine de la critique littéraire, il aboutit à un despotisme idéologique. Expliquant les critiques de Marx contre le système dialectique de Hegel, Gurvitch déduit la conclusion marxienne de la façon suivante : « Voilà en quoi consiste la synthèse hégélienne : sous elle se cache une *théodicée mystique* par rapport à laquelle la dialectique de l'histoire humaine, comme la logique dialectique, ne sont que des trompe-l'œil » (Gurvitch, 1962 : 76). La théodicée, terme significatif, désigne la bonté absolue de Dieu tout en réfutant tout argument qui justifie les conséquences de l'existence du mal. Le mal peut être ici envisagé comme toute particularité qui menace l'unicité du système créé et contrôlé par une volonté supérieure à celui-ci. Toute contradiction ou toute négation de l'isotopie dominante sont négligeables, superficielles et donc dignes d'être exclues du champ de l'analyse philosophique. Toutes les voix, toutes les singularités, mêmes les plus antithétiques, doivent converger vers un totalitarisme du sens monosémique.

---

<sup>3</sup> Goldmann dans un autre texte insiste encore sur le fait que « presque aucune action humaine n'a pour sujet un individu isolé. *Le sujet* de l'action est un *groupe*, un "Nous", même si la structure actuelle de la société tend par le phénomène de la réification à voiler ce "Nous" et à le transformer en une somme de plusieurs individualités distinctes et fermées les unes aux autres » (Goldman, 1955 : 25).

Lorsque, dans la postface de la deuxième édition du *Capital*, Marx définit sa *méthode d'investigation* comme démarche inverse de celle de Hegel, il est conscient de la pierre d'achoppement du système philosophique hégélien – à laquelle se heurterait tout mouvement social qui aspire au changement, à la révolution :

Ma méthode dialectique, non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais elle en est même l'exact opposé. Pour Hegel le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'idée, est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée. Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme.

[...] Hegel défigure la dialectique par le mysticisme, ce n'en est pas moins lui qui en a le premier exposé le mouvement d'ensemble. Chez lui elle marche sur la tête; il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver la physionomie tout à fait raisonnable. (Marx, 1959 : 29).

Dans ce nouveau système dialectique, la réalité n'est plus considérée comme subordonnée à un concept a priori. C'est à partir de la réalité, et donc d'une nouvelle structuration sociale par le truchement de la lutte sociale que le prolétariat peut atteindre à l'émancipation humaine et politique. Bien que Marx renverse la démarche hégélienne pour échapper au poids d'une idée fixe antérieure à la réalité sociale soumise à un mysticisme hors de la volonté humaine, il néglige toujours la place du particulier.<sup>4</sup>

Pour Marx, le particulier se résume dans les deux moments de l'enchaînement de sa dialectique. Si sa synthèse finale n'est pas réconciliatrice mais bien au contraire révolutionnaire et génératrice d'une évolution totale dans le devenir humain, si elle brise le cadre du système précédent comportant la thèse et l'antithèse, elle suit en fin de compte l'idéalisme hégélien. Car tout présupposé, tout présage, toute définition de la synthèse à venir peut être envisagé comme vision idéologique, idée absolue et esprit d'une nouvelle totalité. Présager un changement révolutionnaire, c'est en quelque sorte dicter un nouveau cadre idéologique. D'ailleurs,

---

<sup>4</sup> Le mysticisme a double sens : d'abord il désigne un pouvoir qui dépasse la volonté individuelle, c'est le pouvoir mystérieux, démiurgique d'une idée qui enchaîne la réalité à un système donné. D'ailleurs, si chaque système est subordonné à une pensée a priori, en fin de compte, il faut accepter qu'à l'origine de tous les minuscules systèmes, c'est l'Esprit absolu qui garantit la cohérence de l'univers. C'est de ce même point de vue que M. Horkheimer écrit : « On croit avoir renversé les autorités, mais elles réapparaissent en philosophie sous forme de concepts métaphysiques. En ce sens la philosophie n'est que le reflet de ce qui s'est produit dans la société » (Max Horkheimer, 1996 : 265).

l'humanisme matérialiste n'est pas un humanisme individualiste, il vise l'humanité en général, chez une caste sociale (le prolétariat). Le particulier ne dépasse pas ainsi l'idée d'une communauté ou d'une classe sociale. Ni chez Hegel, ni chez Marx, nous ne trouvons la nuance des éléments constitutifs de chaque moment de leur système dialectique. Le particulier et la singularité sont perdus dans la généralité du système.

Ce sont les fondateurs de l'école de Francfort, en particulier Théodor. W Adorno et Max Horkheimer, qui développent la base de la pensée marxienne pour en tirer la *Théorie critique*, laquelle prête attention au statut du particulier, de l'individu au sein de la société. Tous, issus de la bourgeoisie libérale et juive, ressentaient le besoin d'une nouvelle interprétation de la lutte sociale préconisée par Marx en faveur uniquement de la caste sociale d'ouvriers, dont la situation contemporaine était plus améliorée qu'au dix-neuvième siècle. En effet, la question posée par ces théoriciens modernes n'était forcément pas d'ordre économique. Pour eux, ce n'est plus un groupe social qui est concerné par une crise sociale. La déchéance culturelle est due à celle de l'individu qui se laisse aliéner par le système autoritaire, et qui perd ainsi sa capacité critique vis-à-vis de celui-ci. S'il y a la lutte, c'est pour rendre à l'individu son statut critique, singulier et autonome. Témoins des systèmes totalitaires en Allemagne et en U. R. S. S, ils étaient déçus de toute révolution qui remplace un système autoritaire par un autre. Le "Parti national-socialiste des ouvriers allemands" ainsi que le "Parti communiste de Russie" sont les deux exemples majeurs des mouvements de masse qui aspiraient à une société meilleure. La démarche de ces deux partis politiques pour éliminer d'autres courants minoritaires ou opposés témoignent de la vanité de toute ambition révolutionnaire. Dans cette perspective, la tâche importante, c'est de préserver, de garder la différence et le statut du particulier<sup>5</sup> sans insister sur la notion générale du groupe social :

[...] notre nouvelle Théorie critique en est venue à ne plus militer en faveur de la révolution [...]. Il vaut bien mieux, sans arrêter le progrès, conserver ce que l'on peut estimer de positif, comme par exemple l'autonomie de la personne individuelle, l'importance de l'individu, sa psychologie différenciée, certains aspects de la culture ; préserver, dans ce qui est nécessaire et que nous ne

---

<sup>5</sup> "Garder" et "préserver" font allusion au terme "aufheben" que nous avons expliqué plus haut. Si Hegel garde les contradictions pour les résoudre, les réconcilier dans une synthèse totalitaire, les théoriciens de l'école de Francfort soulignent tout ce qui fait la différence, qui engendre la particularité.

pouvons empêcher, ce que nous ne voulons pas perdre : à savoir l'autonomie de l'individu (Horkheimer, 1978 : 359).

Il n'est pas étonnant que l'un des premiers textes importants de l'Institut de recherche sociale<sup>6</sup> à l'époque où Horkheimer en fut le directeur, soit « Autorité et famille ».<sup>7</sup> Dans ce texte, l'auteur montre les différents types d'autorité sociale et philosophique, depuis le Moyen-âge jusqu'à l'époque contemporaine. Le texte comporte le regard critique de l'auteur sur toute institution systématique qui néglige et étouffe la volonté individuelle pour favoriser une souveraineté quelconque. Bref, toutes les tentatives théoriques des membres de cette école pour sauvegarder le particulier au sein de l'organisation sociale pourraient nous servir d'assise théorique pour problématiser tout objet d'art comportant des couches sémantiques variables, en particulier le texte littéraire.

Nous pouvons catégoriser tous les intérêts critiques pour le général, le système et la collectivité aussi bien que pour le particulier sous deux formes d'analyse esthétique :

1. Celle qui affirme l'antériorité du paradigme idéologique-politique à la création textuelle. Nous la qualifions idéaliste et affirmative. En ce sens qu'elle recherche une affirmation homologue entre tel concept a priori et tel texte, entre l'idée et le réel, entre un *dieu caché* et le monde, entre une vision du monde d'une collectivité quelconque et un objet d'art. Sous cet aspect, la sociologie de la littérature est affirmative.

2. Celle qui creuse l'objet d'art non pas pour trouver une homologie entre la conscience idéologique d'une collectivité et le squelette conceptuel de l'œuvre, mais bien au contraire, pour rendre visible l'invisibilité des éléments qui nient et qui mettent en contestation l'idéologie d'où l'auteur est censé être issu. Nous qualifions ce point de vue à l'opposé du premier, critique et négatif. De la même façon qu'un régime despotique et totalitaire réprime toute voix opposée à la sienne, que la prison et les tombes collectives sont les endroits où est caché ou enterré tout individu qui échappe à l'hégémonie idéologique, l'analyse affirmative aboutit à un despotisme, à un totalitarisme d'un sens unique. Tout ce qui échappe au processus de conceptualisation idéologique est banni et réfutable. Pour entendre le non-conceptuel, il faut prêter oreille au silence que le texte s'impose, que le déjà dit conceptuel étouffe en texte. Il faut donc reconnaître

---

<sup>6</sup> Cet institut privé constitue le siège de l'école de Francfort. L'état privé de l'institut, et le fait que la plupart des membres étaient juifs montrent sa particularité par rapport à l'Etat totalitaire, fasciste et anti-individualiste de l'époque. Autrement dit, l'école de Francfort était l'illustration même de ce que ses membres essayaient de débattre : l'importance du particulier au sein du système.

<sup>7</sup> Cf. Horkheimer, 1996, pp. 229-320.

dans le texte d'autres identités autonomes et minuscules. C'est dans les périphéries textuelles, dans le cachot du texte que nous pouvons reconnaître ces silhouettes. Comme nous allons voir, ce deuxième courant d'analyse critique est plutôt proche de la sociocritique définie par Claude Duchet.

Si la sociologie de la littérature tient compte uniquement des éléments entre lesquels il y a un rapport d'interdépendance<sup>8</sup>, si elle envisage les éléments hétérogènes et contradictoires comme accidentels<sup>9</sup> et sans importance, la sociocritique met justement l'accent sur ces éléments infimes, les déplace de la couche périphérique du texte vers le centre. Elle les problématise. La sociocritique tente de révéler l'agitation cachée du texte, les cassures idéologiques, les moments où la cohérence de l'ensemble textuel est ébranlée par les éléments singuliers du texte. C'est sous cet angle qu'il faut comprendre le terme « militante » avec quoi Claude Duchet qualifie la sociocritique. Elle est militante car elle ne se soucie pas de justifier la cohérence idéologique d'un ensemble textuel. Se donnant comme objectif « une sémiologie critique de l'idéologie », elle vise un libéralisme individuel échappant au totalitarisme d'une idée préconçue (Duchet, 1971 : 14).

La conjugaison des isotopies sémantiques variées, voire contradictoires, aboutit à révéler dans le texte une totalité hétérogène et donc non-hégélienne. Il ne s'agit pas de privilégier une isotopie sémantique particulière aux dépens des autres pour ensuite en montrer l'incarnation en un (des) personnage(s)-type(s) dont la vision correspondrait à la vision du monde du sujet énonciateur (l'écrivain).

Le point de départ sera le refus de la monosémie idéologique et identitaire ainsi que la reconnaissance de l'allotopie textuelle désignant d'une part l'altérité, d'autre part la rupture de la continuité idéologique-discursive d'un *Sujet*<sup>10</sup> unique. Ce terme complexe (allo-topie) représente un autre endroit, une autre géographie, un "ailleurs". Il désigne une conjoncture où *la souveraineté isotopique ici, maintenant* est absente. Il montre ainsi l'absence d'une omniprésence dans la situation (d'énonciation et de narration) idéologisée et idéologisante. Nous entendons par l'allotopie l'impensée et le non-dit du texte. Celui-ci, nous semble-t-il, est la chose

---

<sup>8</sup> Cf. Goldman, 1959 : 108.

<sup>9</sup> Cf. Goldman, 1955: 21.

<sup>10</sup> Nous soulignons ici le Sujet en majuscule pour montrer son état omniprésent dans la lecture des théoriciens de la sociologie du contenu.

souterraine du plan conceptuel du texte. Si « penser signifie identifier », il s'ensuit que l'impensée textuelle constitue la non-identité. Penser l'impensée sera identifier la non-identité du texte. Si toute pensée est enchaînée et schématisée par le système conceptuel, l'impensée est l'élément libre non assimilable à aucune identité. Par sa nature, il est présent à de rares moments lorsque l'identité reconnaissable et ubiquitaire s'absente ou "se repose". Par ce terme, nous voulons dire ainsi tout ce qui a échappé et échappe au processus de conceptualisation textuelle. C'est le nerf sensible et profond du texte. Une fois découvert et agité, il fait ouvrir les coquilles textuelles. Cette notion est en quelque sorte à comparer avec le non-conceptuel, inhérent à tout concept, proposé par Adorno :

Le concept est un moment comme un autre dans une logique dialectique. En lui survit son être médiatisé par le non-conceptuel [...]. Ce qui le caractérise c'est aussi bien de se rapporter à du non-conceptuel [...] qu'inversement [...] de s'éloigner de l'ontique. Changer cette orientation de la conceptualité, la tourner vers le non-identique, c'est là la charnière d'une dialectique négative. Le fait de comprendre que le non-conceptuel est un caractère constitutif du concept ferait se dissoudre la contrainte de l'identité que le concept porte en lui [...] (Adorno, 1978 : 18).

Chaque paradigme contient en germe la négation de sa vérité. La négation ne signifie forcément pas le contraire ou l'antinomie. Elle pourrait signifier le refus de toute sorte d'identité, de toute participation et de toute mobilisation. Par la négation, nous entendons moins le fait de nier un concept que la volonté de ne pas l'affirmer. De la sorte, elle désigne l'ensemble des éléments neutres qui n'ont aucun rapport avec l'identité idéologique. Evidemment cette neutralité engendre la coupure de l'unité de ce *tout* systématique et homogène représenté par le *sujet collectif*, la communauté (la famille et les institutions) à laquelle appartient celui-ci, la société de différentes communautés et en fin de compte le monde.

L'engendrement, le surgissement et l'apparition de la négation au sein même de l'affirmation donnent au texte une portée métaphorique. Comme toute structure métaphorique, le texte contient deux pôles insolites. Sans outil idéologique de rapprochement, sans élément réconciliateur, l'identité et la non-identité<sup>11</sup> (l'altérité), l'engagement et le non-engagement

---

<sup>11</sup> Nous empruntons ce terme à Adorno lorsqu'il définit la contradiction : « [...] elle n'est pas d'essence héraclitéenne. Elle est l'indice de la non-vérité de l'identité [...]. L'apparence d'identité est pourtant inhérente au penser lui-même dans sa forme pure. Penser signifie identifier. [...] La contradiction est le non-identique sous



(l'élément qui n'est pas présent *ici, maintenant* est désengagé du contrat idéologique), se rapprochent et se juxtaposent. L'identité conceptuelle se brise par cette association brusque. Pour sortir de l'abstraction et concrétiser ce dialogisme négatif, nous prenons quelques exemples de *Voyage au bout de la nuit*.

Dans le cours de la lecture du roman, le lecteur s'aperçoit que malgré la divergence de points de vue entre Bardamu et Robinson, il y a un trajet commun que les deux personnages parcourent ensemble. Il semble que Robinson soit l'ombre et le double de Bardamu. A chaque moment clé du roman où ils se rencontrent, Bardamu est engagé et l'autre est prêt à se désengager, à disparaître. La mort de Robinson est son désengagement ultime et par excellence. Il est assassiné car il n'accepte pas de s'engager dans la vie sociale. Madelon, la fille qui le tue, par son prénom significatif<sup>12</sup>, représente tout le poids social qui n'arrive pas à encadrer la neutralité individuelle.

Nous pouvons sur le modèle métaphorique et baudelairien de "La nature est un temple" dire : Bardamu est Robinson. L'identité idéologique de Bardamu s'ébranle à travers cette métaphore existentielle. Bardamu comporte une multiplicité de *sujets* idéologiques, alors que Robinson est un déserteur qui refuse toute intégration. Si, tout au long de son voyage, Bardamu adopte à tour de rôle le masque de l'idéologie qui sévit dans chaque localité, Robinson est sans terre, sans fondement idéologique. Il est errant. Sans masque idéologique, l'individu reste sans identité sociale. Ainsi, dans l'énoncé "Bardamu est Robinson", nous pouvons lire "Bardamu enlève son masque idéologique". Nous reconnaissons pour ainsi dire le particulier non-idéologique, non-conceptuel de l'identité de Bardamu. Une partie identitaire du voyageur célinien échappe à l'hégémonie idéologique présentée par le texte.

D'ailleurs, l'écriture fragmentaire du roman brise la cohérence de l'ensemble recherchée par la sociologie de la littérature. La fragmentation textuelle du roman s'effectue entre les différents épisodes du roman quand il y a quelquefois des enjambées et des vides narratifs<sup>13</sup>. Le

---

l'aspect de l'identité ; le primat du principe de contradiction dans la dialectique mesure l'hétérogène au penser de l'unité. [...] La dialectique est la conscience rigoureuse de la non-identité » (Adorno, 1978 : 12-13).

<sup>12</sup> Michaël Ferrier dans son ouvrage, *Céline et la chanson* montre l'affinité entre ce prénom et les variétés d'une chanson du même nom illustrant « La marseillaise des tranchées » (Michaël Ferrier, 2004 : 33-34).

<sup>13</sup> A titre d'exemple, entre le quatrième épisode (la première rencontre de Robinson au front) et le cinquième épisode qui se passe en ville, à Paris ; entre la fin du sixième épisode (la fin du discours de Prichard à l'hôpital) et le début du septième épisode il y a encore un blanc narratif ; entre le neuvième et le dixième épisode qui abrège les choses en deux paragraphes courts :

« Les huiles ont fini par me laisser tomber et j'ai pu sauver mes tripes, mais j'étais marqué à la tête et pour toujours. Rien à dire. « Va-t'en !... qu'ils m'ont fait. T'es plus bon à rien !... »

fait que le roman de Céline est un récit de voyage donne également l'impression qu'il y a une rupture non seulement géographique mais idéologique d'un lieu à un autre. Chaque localité, chaque continent comporte un sujet différent. En ce sens, Bardamu est simplement un prénom qui revêt des sujets variés dans des cadres idéologiques différents. La connaissance utopique de ce *sujet* hétéronome ne consiste pas à trouver le point de convergence de toutes les idéologies qui s'entrecroisent dans le texte. Il s'agit d'approfondir chaque moment d'intégration idéologique pour en trouver le désengagement ; de casser la croûte conceptuelle pour découvrir en dessous les espaces creux ; de faire voir l'anatomie poreuse de l'apparence homogène du texte :

Ce que les concepts touchent de vérité par-delà leur extension abstraite ne peut avoir d'autre théâtre que ce qui est opprimé, méprisé, rejeté par les concepts. Ce serait l'utopie de la connaissance que de vouloir mettre à jour le non-conceptuel au moyen de concepts sans l'assimiler à eux (Adorno, 1978 : 16).

Ce *Sujet* poreux est fonction de diverses idéologies qui interpellent l'énonciateur du récit. Pour avoir une image exhaustive de ce *Sujet*, il faut essayer de montrer autant que possible les institutions qui interpellent le narrateur. Comme nous arrivons à détailler cette idéologie globale (x) présente dans le roman en ses ingrédients consécutifs ( $x = x_1 + x_2 + x_3 + x_4 + \dots$ ), nous pouvons montrer les facettes variées de ce *Sujet* conditionné. Or, l'individu interpellé (en l'occurrence le narrateur célinien) par cet enchaînement d'idéologies est à son tour fonction d'une particularité qui n'est fonction d'aucune interpellation. Pour récapituler, le *Sujet* (Y) est un ensemble de *sujets* dont chacun représente la réponse du personnage (f) à une interpellation idéologique (les variétés de x). Pourtant, cette réponse possède une part d'intégration (celle de Bardamu) et une part de désintégration [*f'(neutre)*] représentée par son double, Robinson. Autrement dit, pour chaque affirmation idéologique du narrateur (f), il existe une ombre homologue de négation [*f'(n)*]. Robinson est la concrétisation de ces moments critiques du roman. Pour chercher Robinson, il ne faut pas restreindre la quête à sa seule présence nominale. Il faut le chercher dans les moments où il y a des contradictions irréconciliables dans les comportements du narrateur (car Robinson

---

– En Afrique ! que j'ai dit moi. Plus que ça sera loin, mieux ça vaudra ! » C'était un bateau comme les autres de la Compagnie des Corsaires Réunis qui m'a embarqué. Il s'en allait vers les Tropiques, avec son fret de cotonnades, d'officiers et de fonctionnaires » (V, 111) ; ou encore entre la fin du dixième épisode (la fuite dans la nuit, la descente du bateau) et l'incipit du onzième épisode où le narrateur parle sans préambule du Gouverneur (Céline, 1981 : 124-125).

est l'impensée de Bardamu). C'est à travers ces moments que le sujet cesse d'être uniquement affirmatif d'une idéologie, il devient critique négatif de la même idéologie à quoi il est censé être intégré. Nous pouvons schématiser ce conflit interne du texte de la manière suivante<sup>14</sup> :

$$Y = f(x) + f'(n)$$

*Y* final, *Sujet* présent dans le roman de Céline, est donc fort dialectisé. Il ne représente pas une vision cohérente du monde. La désagrégation idéologique se produit et évolue à l'intérieur même du système totalitaire qui veut la dissolution des individus. La conflictualité sociale s'extériorise ainsi à travers ces moments où l'individualisme libéral tient tête à tout paradigme institutionnel qui veut la déchéance et la disparition de l'individu. Nous voyons ainsi que l'absolutisme et le totalitarisme philosophique ne correspondent pas à cette lecture du texte littéraire. Le système qui règne dans la socialité du texte est celui qu'Adorno appelle « l'esprit le plus conditionné » :

*Le système n'est pas celui de l'esprit absolu mais celui de l'esprit le plus conditionné, de ceux qui en disposent et ne peuvent même pas savoir à quel point c'est le leur (Adorno, 1987 : 17).*

Le fait de voyager, de se déplacer délivre le personnage des conditions inhérentes aux systèmes idéologiques. Cesser de voyager et habiter en banlieue parisienne, à plus forte raison en *Asile* d'aliénés, c'est un autre moyen pour problématiser ce qui n'appartient pas au noyau social, pour polariser le particulier, les faubourgs refoulés du système social. De plus, au fur et à mesure que nous approchons de la fin du roman, l'écriture célinienne, au niveau conceptuel et structural, tend à la neutralité.<sup>15</sup> Les dernières épisodes de *Voyage* mettent en scène des personnages neutres qui fréquentent cette *Asile*, ou y travaillent : un agent du trafic (Gustave), Robinson, une infirmière slovaque récemment embauchée (Sophie).<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> De la même manière, nous pouvons résumer la théorie de la sociologie de la littérature qui envisage la vision du monde de l'auteur (*Y*) comme fonction de l'idéologie apparente (*x*) du texte romanesque :

$Y = f(x)$ .

<sup>15</sup> Nous envisageons le *neutre* comme état ou volonté de l'élément qui échappe à tout paradigme idéologique (cf. Barthes, 2002).

<sup>16</sup> Le narrateur décrit Gustave comme quelqu'un qui parle peu et qui est désintéressé de la politique : « Pour la conversation il était un peu pénible, parce qu'il éprouvait du mal avec les mots. Il les trouvait bien les mots, mais il les sortait pas, ils lui restaient plutôt dans la bouche, à faire des bruits » (p. 464), « En principe, il aurait pas fallu qu'il en parle de politique, surtout quand il avait bu un peu, et ça lui arrivait » (p. 465). Le refus d'engager la conversation, en particulier sur des sujets qui touchent la politique, met en scène un personnage désengagé. Sophie,

Au niveau de la structure, les fameux points de suspension fragmentent tout le récit et causent la discontinuité syntaxique des phrases. La pause et l'espace blanc entre les phrases pourraient être envisagés comme présence d'une non-conceptualité qui surgit et blesse la conceptualité du texte. Cette interruption intermittente du concept est comme un plissement géologique qui nous parle de l'invisibilité souterraine, laquelle malgré tout existe et décide la constitution de la surface géologique. Autrement dit, le blanc célinien est l'incarnation phénoménale (phénotexte) d'une invisibilité génétique (le non-dit génotextuel : tout ce qui échappe à être exprimé, à se laisser aliéner par le processus de conceptualisation). La distorsion et la déformation syntaxiques<sup>17</sup> de la phrase célinienne tout au long du roman aussi bien que les phrases nominales et les onomatopées parsemant les épisodes finaux pourraient être analysées comme possibilité de réduire la portée du concept, de l'enchaîner pour que le non-conceptuel ou pour ainsi dire le non-idéologique se faufile à la surface du texte.

Les deux moments essentiels du roman, sont l'incipit et l'épilogue. Ils constituent l'horizon de la non-conceptualité : l'un qui accroche le non-dit au dire, l'autre qui se dénoue du dire et rejoint le silence. Pour ainsi dire, ils représentent le lever et le coucher du non-dit sur l'horizon textuel. Les concepts linguistiques de la première phrase du roman (*Ça a débuté comme ça*) ne désignent aucune réalité conceptuelle. Le *ça* célinien parle d'une non-identité, de l'inidentifiable. Le point de départ du récit signale une impartialité tant au niveau thématique qu'au niveau structural : « Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler ». Un personnage indifférent, neutre, pour décrire la situation, recourt à la neutralité du langage, au pronom neutre : « Ça a débuté comme ça ». Les éléments grammaticalement neutres stratifient le texte : «ça, rien, où ça, voilà, personne, c'est tout». Les pronoms démonstratifs neutres aussi bien que les pronoms indéfinis s'ordonnent selon un ordre anaphorique et constituent ainsi le soubassement de l'inaction idéologique : « Bien fiers alors

---

dernière maîtresse du narrateur, à l'opposée de Lola, sa première maîtresse, n'a pas de tendance patriotique, elle n'est pas française et ne connaît pas très bien le français : « Elle ne connaissait cette Sophie que peu de mots en français [...] » (p. 472). Ceci désigne le fait qu'elle n'est pas encore totalement intégrée dans la société mais par contre accueillie par l'Asile d'aliénés où résident ceux qui sont expulsés par la rationalité sociale. La comparaison entre Lola et Sophie est d'autant plus significative que la première est une américaine aliénée par l'idéologie patriotique. Elle parle non seulement bien le français, mais elle possède à l'époque de la Grande Guerre son uniforme qui la distingue des *neutres* : « Au moment dont je parle, tout le monde à Paris voulait posséder son petit uniforme. Il n'y avait guère que les neutres et les espions qui n'en avaient pas, et ceux-là c'était presque les mêmes. Lola avait le sien d'uniforme officiel et un vrai bien mignon [...] » (p. 49).

<sup>17</sup> Dans son étude sur Céline, Henri Godard a bien montré le gauchissement et la distorsion syntaxiques par le truchement des manuscrits de l'auteur. Cf. Godard, 1985 : 109-112.

d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeurés là assis, ravis, à regarder les dames du café » (Céline, 1981 : 7).

On dirait que le narrateur et sa parole se trouvent dans l'inertie de l'action : « Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien ». Le point de départ est zéro, une blancheur, une innocence absolue du récit. C'est au fur et à mesure que son voyage se déploie, que l'écriture aussi bien que le narrateur et sa parole perdent l'innocence initiale. L'innocence au sens étymologique du terme de ne pas être noir, de ne pas être mis à mort. La mort et la nuit sont justement deux thèmes anaphoriques qui traversent toute l'écriture de *Voyage* et qui forment le fond et la trame du récit. *Voyage au bout de la nuit* est le récit du voyage au bout de l'idéologie, au bout des rouages de la machine sociale qui causent la déchéance et la mort de l'individu.

Le recours au registre parlé de la langue participera également à caricaturer les concepts sociaux. La mise en texte du social (le front, la vie civile pendant la guerre, le patriotisme, le colonialisme, le capitalisme ainsi que leur système hiérarchique, la convoitise des gens pour s'enrichir, la bêtise humaine aussi bien que la bonté de certains) par le langage parlé provoque l'ébranlement du concept et engendre l'effet du grotesque. Autrement dit, la juxtaposition du sérieux -le social- et du non-sérieux – la langue parlée et familière – contribue à ébranler l'autorité sociale du texte, à la critiquer en même temps qu'à la présenter. La manière de la mise en texte du social en constitue la négation. Le paragraphe ultime du roman met en scène la descente de ce tout social sur l'horizon du silence et du non-dit :

De loin, le remorqueur a sifflé ; son appel a passé le pont, encore une arche, une autre, l'écluse, un autre pont, loin, plus loin... Il appelait vers lui toutes les péniches du fleuve toutes, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, la Seine aussi, tout, qu'on n'en parle plus (Céline, : 505-505).

C'est ainsi que nous pouvons lire le passage final comme négativité critique qui l'emporte sur toute la présence affirmative de la socialité idéologique. Celle-ci est en voie d'être submergée dans le silence textuel. Si toute l'histoire de *Voyage* est le récit de l'interpellation des individus par les forces sociales, c'est l'épilogue impartial qui interpelle le totalitarisme social et qui le neutralise. Le sujet de ce tableau naturaliste est un objet (le remorqueur) et le complément d'objet de son verbe est toute cette socialité jusqu'alors autoritaire et partielle.

## Bibliographie

- Adorno, Théodor. *Dialectique négative*/ Trad. de l'allemand par le groupe de traduction du collège de philosophie : Gérard Coffin, Joëlle Masson, Olivier Masson et al. Payot, Paris, 1978, 340 p.
- Barthes, Roland. *Le neutre : notes de cours de Collège de France (1977-1978)*, Seuil, Paris, 2002, 265 p.
- Céline, Louis-Ferdinand. *Romans 1*, Edition présentée, établie et annotée par Henri Godard, Gallimard, 1981, 1582 p.
- Duchet, Claude. « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », in : *Littérature*, Février 1971, n°1.
- Engles, Friedrich. *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Editions Sociales, Paris, 1976, 91p.
- Ferrier, Jean-Louis (dir.). *Le structuralisme génétique : l'œuvre et l'influence de Lucien Goldmann*, édition Denoël/Gonthier, Paris, 1977, 282 p.
- Godard, Henri. *Poétique de Céline*, Gallimard, Paris, 1985, 474 p.
- Goldmann, Lucien. « Structuralisme génétique en sociologie de la littérature » in : *Le structuralisme génétique*, (dir.) Ferrier, Jean-Louis, édition Denoël/Gonthier, Paris, 1977, 282 p.
- Goldmann, Lucien. *Le dieu caché : Etude sur la vision tragique dans les pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Gallimard, Paris, 1955, 454 p.
- Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Paris, 1964, 372 p.
- Goldmann, Lucien. *Recherches dialectiques*, Gallimard, Paris, 1959, 356p.

- Gurvitch, George. *Dialectique et sociologie*, Flammarion, Paris, 1962, 242p.
- Horkheimer, Max. *Théorie traditionnelle et théorie critique*/ Trad. de l'allemand par Claude Maillard, Sibylle Muller. Gallimard, Paris, 1996, 324 p.
- Marx, Karl. *Le capital : critique de l'économie politique*/ Trad. de l'allemand par Joseph Roy, Livre premier, Editions Sociales, Paris, 1959, 317p.